

séjour à Ojo de Agua. A midi, il a rencontré le colonel Garnier avec la colonne qui était arrêtée par l'ennemi depuis le matin. La cavalerie a chargé et pourchassé les Libéraux et n'est rentrée qu'à 9 heures et demie du soir à son bivouac. Le général lui répond de faire comme il le jugera convenable.

Et le général en chef appellera cela faire de l'administration ! Ce sera bien flatteur pour nos intrépides et énergiques cavaliers qui ont fait 120 kilomètres en deux jours !

Un rapport de Marquez rend compte qu'il a rétabli la conduite d'eau détruite récemment par les Libéraux, mais qu'on est obligé de faire le coup de feu tous les jours pour la protéger. Il reçoit journellement des déserteurs, avec armes et montures. Enfin, il annonce que Comonfort est à San-Martino, de l'autre côté de Puebla, et doit venir l'attaquer. Cette nouvelle concorde parfaitement avec celle donnée par le colonel de Mexico.

Le colonel Trujeque apporte le rapport du général de Mirandole. Il a chargé l'ennemi qui, avec 800 chevaux, harcelait depuis le matin le colonel Garnier. Le colonel du Barrail les a vigoureusement chargés et, grâce au temps qu'ils ont perdu en voulant l'arrêter par des coups de fusil, il a pu les aborder et les mettre en déroute, fuyant en course folle et laissant sur le terrain des hommes, des chevaux et une grande quantité de lances. Il les a poursuivis longtemps malgré les barrancas et les a complètement désorganisés. Malheureusement, au début de l'attaque de nos escadrons, s'est produit un très regrettable malentendu avec l'infanterie du colonel Garnier. Celle-ci, déjà énervée sans doute, et en raison du nuage de poussière qui enveloppait nos cavaliers courant à l'ennemi, manqua de sang-froid et ne reconnut pas la cavalerie française qui chargeait pour la dégager; elle ouvrit sur elle un feu très vif dont les balles heureusement passèrent au-dessus de nos chasseurs d'Afrique. Alors l'officier commandant le peloton de tête eut la remarquable présence d'esprit d'arrêter sa troupe pour laisser se dis-

siper la poussière, et d'envoyer en avant de l'infanterie un sous-officier avec un trompette qui sonna : « Cessez le feu. » La fatale méprise étant reconnue, la charge reprit son cours; mais l'ennemi avait déjà pu s'éloigner des sabres de nos cavaliers. En tout cas, on aurait eu à déplorer les résultats les plus tristes si l'infanterie avait mieux tiré !

On peut et on doit même se demander, après un incident aussi caractéristique, ce qui se passerait à l'avenir avec des soldats d'un an, et même de deux ans, trop faciles à énerver et qui ne sont pas suffisamment dans la main de leurs chefs, surtout avec les armes perfectionnées d'aujourd'hui. On ne saurait trop le redire à ces législateurs hardis qui n'hésitent pas à légiférer sur les éléments de la guerre dont ils n'ont aucune idée, n'ayant jamais éprouvé les effets du combat sur des esprits trop jeunes pour avoir du calme et du sang-froid. Qu'ils sachent bien que si, en deux ans, même moins encore, on peut faire le dressage matériel d'un soldat, il est impossible d'assurer son dressage moral. En tout cas, cet incident fit naître des dissidences dans les rapports envoyés par Mirandole et Garnier, de là un conflit regrettable; car la cavalerie avait tout donné pour courir au secours de l'escorte du convoi; elle l'avait débarrassée de l'ennemi et avait acquis, par sa bravoure, des droits à des éloges qui ne lui ont pas été donnés par le général en chef; d'autant que l'infanterie ayant eu tort, ne devait, à aucun égard, manifester du mécontentement. Il faut plus de fraternité entre les armes, surtout en ce qui concerne l'accomplissement du devoir sur le champ de bataille.

Le colonel Garnier apporta les plus tristes informations sur la garnison laissée à Pérote qui, presque assiégée par les guerillas, peut à peine garder la ville et manque de tout, même de médicaments. Le général, impressionné par cette situation, demande au général en chef l'évacuation de cette place.

Le 15 février, nous arrive le général de Castagny, commandant une brigade de la division. C'est pour moi une

vieille et amicale connaissance et pour tous un type plein d'une spirituelle originalité, d'une brillante et théâtrale bravoure. Comme colonel, au moment d'entraîner son régiment à l'attaque, on l'entendait crier à ses tambours prêts à battre la charge : « Allons, fils d'Apollon, accordez vos lyres. » Nous verrons qu'il n'a pas changé.

Le général Forey, ayant enfin prescrit d'étudier une ligne d'opération nouvelle passant par Tlaxcala, le général Bazaine, afin de dissimuler ce projet, ordonne au général Marquez d'évacuer Huamantla et de s'établir à quelques kilomètres en arrière, à Ixtengo, gros village qui est même plus facile à garder et dans une position plus aisée à défendre. Du reste, depuis quelques jours, Marquez reçoit de nombreux déserteurs de l'ennemi, surtout beaucoup d'officiers. En tout cas, il ressort des informations qui lui arrivent qu'à la suite du combat de la *Vintilla*, où le général de Mirandole et surtout le colonel du Barail ont tellement désorganisé l'ennemi, la panique était telle dans le camp des Libéraux qu'on s'y attendait à voir les Français marcher sur Tlaxcala et que les Mexicains ont tiré les uns sur les autres à l'arrivée des cavaliers en déroute, affolés, qui criaient partout : « Son Demonios, los Cazadores de Africa ! » Les chasseurs d'Afrique sont des diables !

Le général Bazaine alla lui-même à Huamantla pour régler avec Marquez les dispositions à prendre et recueillir les renseignements demandés par le général en chef. Mais, à peine de retour, il apprend que Comonfort est arrivé à Tlaxcala et qu'il marche sur Huamantla. Encore une alerte !

Malgré qu'une pareille nouvelle ne fût pas vraisemblable, elle était possible, donc pas négligeable. Le général prescrivit aussitôt les mouvements nécessaires pour soutenir Marquez et, peut-être, aborder directement l'ennemi. Un premier échelon aux ordres du général de Mirandole : cavalerie, 3^e zouaves, 17^e bataillon de chasseurs, partira à 3 heures pour aller prendre position en arrière d'Huamantla; un deuxième échelon, commandé par le général de Berthier

avec une partie de sa brigade, se tiendra prêt à partir au premier ordre; enfin le général de division lui-même, avec une forte réserve, se mettra en route à 5 heures.

Quant à moi, je reçus l'ordre de passer la nuit habillé pour recevoir les nouvelles. Aussi, vers 3 heures, j'entendis sonner les cloches; c'était le signal envoyé à l'ennemi par les espions. Exaspéré de tant d'audace, j'envoyai chasser les sacristains de contrebande et fermer le clocher.

Il semblait que nous allions livrer une grande bataille, d'autant qu'à la première heure on annonçait qu'une colonne venant d'Acajete, sur la route directe de Puebla, venait attaquer les cantonnements du général de Berthier. Malgré toutes ces menaces, ce fut encore une bataille des « pas perdus » ! L'ennemi, évidemment prévenu, ne se présenta nulle part et tout le monde rentra dans ses cantonnements. Quelle guerre insupportable !

En ce jour d'émotions, apparut comme un météore la proclamation du général en chef, lancée au peuple mexicain. Son éclat pénétra-t-il les ténèbres intellectuelles des adversaires pour y faire briller une sage raison ? Les sarcasmes qui éclatèrent partout dans le camp des Libéraux et dans leurs organes des grandes villes, ont dit non. Apportera-t-il un surcroît de lumière et d'espoir dans le ciel sombre de nos amis ? Les tristes réflexions et le sentiment de doute qui se manifestèrent chez tous ceux qui nous entouraient, ont dit encore non. Alors, quel fut donc le résultat ? Répandre dans nos cœurs, à nous les acteurs désintéressés, la constatation pénible que le général Forey nous condamne à rester encore cinq ans au Mexique. Tout cela est bien faible et le météore fusa en étoile filante.

Cette déclaration d'exil eut pour effet particulier de nous inspirer à tous, suivant la situation de chacun, les réflexions les plus incohérentes; car il est parfois nécessaire d'errer dans les champs de l'austère philosophie. Que faire pendant si longtemps ? La guerre, les marches, les combats ne peuvent durer ainsi. Alors, ceux qui déjà ont convolé, feront

sagement venir leur famille; mais les autres, les célibataires plus ou moins professionnels, moins ou plus jeunes, ils ne pourront pas vivre indéfiniment d'aventures; et puis, s'ils retournent en France, plus ou moins déprimés par le climat ou les fatigues, ils seront d'un difficile placement, d'autant que leurs relations d'antan se seront évaporées. Alors donc, il faudra convoler à son tour, mais dans ce pays. C'est dans ces horizons vagues que se perdirent nos imaginations.

Cependant, on commençait à se préoccuper des hostilités sérieuses qui nous attendaient à Puebla que les Mexicains avaient transformé en forteresse, et on se préparait à en faire le siège. Ce qui imposait le devoir de connaître les défenses de la place forte.

Or, l'état-major de Marquez était plus en situation que nous pour être renseigné par les déserteurs, officiers surtout, qui changeant de parti politique venaient se ranger sous la bannière de Marquez. Aussi, ayant été chargé par mon général d'établir tous les documents topographiques concernant Puebla, j'allais fréquemment conférer avec les officiers de Marquez, qui avait quitté Huamantla pour occuper en arrière la position d'Ixtengo. A propos de cette évacuation, j'appris un incident de guerre qui s'y produisit et ne manque pas d'originalité.

Les troupes de Marquez sortirent de la ville dans la soirée; aussitôt la nuit faite, les bandes juaristes, qui rôdaient aux environs, accoururent sur la proie qui leur était abandonnée. L'une d'elles, commandée par le général Rodriguez, pénétra par un côté; une autre, aux ordres du général Lara, entra par le côté opposé. Les deux troupes, se rencontrant au milieu, se prirent réciproquement pour des Marquez, se fusillèrent, se sabrèrent si bien, avec des cris épouvantables, proférant des imprécations, que Lara battu, culbuté, dut fuir en désordre. Une pareille méprise chez l'ennemi est toujours réjouissante.

Du reste, ces bons guerriers de Juarez ont des procédés

charmants pour faire la guerre dans leur propre pays. Tout leur est bon pour la rendre plus affreuse.

C'est ainsi qu'ils ont empoisonné tous les puits d'Amozoc, petite ville située en avant de Puebla, en y jetant des bêtes crevées. Un malheureux propriétaire, voulant préserver le sien, a été précipité dedans avec ses enfants. Ils ont, en outre, annoncé qu'ils incendieraient toute la ville pour que nous ne puissions pas nous y établir. Aussi les habitants nous supplient de les secourir. Amozoc, qui nous rendra dans quelques jours les plus grands services, n'est qu'à 30 kilomètres de nous; mais le général en chef ne veut pas encore qu'on avance et nous restons en place. Aussi les Mexicains se gaudissent de notre inaction; et nous avons pu contempler une charge (genre charivari), parue récemment dans un journal satirique de Mexico. Un immense pâté de substance visqueuse et diaphane dans lequel on voit grouiller des soldats, des généraux français, avec cette inscription: « El exercito frances! esta como gelatina; se mueve pero no adelanta. » « L'armée française est comme de la gélatine, elle se meut mais n'avance pas. » Peu flatteur mais juste! En tout cas, si cette inaction excessive préoccupe gaiement nos ennemis, elle produit en France une toute autre impression. En effet, le 22 février, une singulière révélation nous est faite par une lettre du général en chef. Il paraît que le mécontentement causé par notre inaction gélatineuse est tel que nombre d'officiers l'ont manifesté dans leurs correspondances avec la France, où on s'est ému. Alors le général Forey envoie des ordres formels pour interdire à tous les militaires de formuler, dans leurs lettres, aucune espèce d'appréciation à l'égard des opérations de la guerre et de la situation des troupes. C'est son droit; il a raison de s'opposer à ces manifestations peut-être souvent exagérées ou passionnées, mais il doit aussi tenir compte de la leçon.

C'est dimanche. Dans la journée, le général Marquez, accompagné d'un brillant cortège d'officiers et d'une forte

escorte très bien tenue, vient rendre une visite de cérémonie au général Bazaine. Celui-ci les reçoit avec une grande cordialité et, pour leur faire honneur, fait venir une musique qui joue devant le quartier général pendant la visite.

Du reste, les officiers mexicains, ceux de la vieille armée régulière, qu'ils servent dans les troupes de Juarez ou dans celles qui sont nos alliées, ont conservé, malgré les désordres de toute nature dans lesquels ils sont englobés et la vie aventureuse qu'ils mènent depuis longtemps, les qualités remarquables de courtoisie, de considération réciproques entre eux et d'un grand formalisme de déférence dans les honneurs qu'ils rendent aux chefs et aux personnages, aussi bien que dans les formes protocolaires des relations écrites qu'ils entretiennent. Enfin, lorsque les circonstances le permettent, ils sont très corrects dans leur tenue qu'ils aiment belle et brillante. C'est un hommage sincère que je tiens à rendre aux ennemis comme aux amis d'alors.

Cette visite produisit le meilleur effet, et les attentions honorifiques dont l'entoura le général français firent une excellente impression sur la population et la touchèrent beaucoup plus que les dithyrambes de la proclamation du général en chef.

Pendant, le général Forey a démarré d'Orizaba et s'est porté en avant, à Quetcholac, où il va réunir un grand conseil. Le général Bazaine y envoie son chef d'état-major, le colonel Lacroix, auquel il confie toutes ses instructions et qui partira le lendemain, 27 février, avec des officiers des différents services de la division.

Tous nos vœux accompagnent ces officiers, car on espère que de ce conseil sortiront des décisions viriles qui nous arracheront à la torpeur déprimant déjà le moral de nos soldats qu'agite depuis quelque temps le souffle empoisonné de la désertion. Et c'est avec douleur que nous constatons une tendance humiliante pour notre amour-propre national qui se manifeste dans les camps de l'armée française. La nuit dernière deux zouaves ont encore déserté et passé à

l'ennemi. Malheureusement la proclamation habile d'Ortega porte ses fruits, et aussi certaines excitations infâmes venues de France qui sont encore l'œuvre de politiciens ne connaissant pas de patrie et causant le malheur de ceux qui les écoutent. Car nous les retrouverons plus tard ces victimes de la politique antinationale, dans tous les recoins du Mexique, écrasés par la misère. Et pourtant, la pitié nous arrachera un pardon ! Ce sera bien plutôt sans doute une justice mystérieuse qui nous inspirera ; car les vrais criminels sont ceux qui, de près ou de loin, les ont poussés dans l'infamie de la désertion.... devant l'ennemi.

Je néglige les souffrances physiques que ces égarés, déserteurs du drapeau, ont pu endurer dans leurs pérégrinations à travers ce pays désolé, sans ressources, errant indéfiniment à la recherche de la *Terre promise* (par M. Ortega), et qu'ils ne trouvent jamais ; je ne veux voir avec compassion que les douleurs morales que, bien des fois, ils ont dû supporter, fuyant de ville en ville, de pueblo en pueblo, devant nos colonnes qui parcouraient triomphantes le Mexique tout entier et semblaient les poursuivre comme un remords vengeur. Quelles émotions ne durent-ils pas éprouver en entendant résonner dans l'horizon qu'ils fuyaient les fanfares de ces clairons qui parlaient le langage de la France ; ou bien, cachés dans un bois ou derrière un rocher, en voyant passer fièrement ces rangs joyeux où ils sentaient vide leur place d'autrefois et dont la mort civique les séparerait pour toujours ? Comment alors une voix mystérieuse ne leur criait-elle pas : « Mais va donc te jeter aux pieds de tes frères d'armes et leur demander pardon de les avoir abandonnés au moment du danger ! » Hélas ! presque tous manquaient de courage. Et pourtant il en est qui ont obéi à cette voix et sont venus demander grâce à la Patrie offensée.

Si j'ai toujours plaint ces malheureux, j'ai toujours aussi condamné sévèrement les coupables qui les avaient perdus et surtout ce chef d'armée mexicaine qui sollicitait la désertion.

tion dans les rangs de son adversaire. C'est une tache sur le front d'un général dont la belle défense de Puebla commandait notre admiration. Un soldat, un général surtout, reçoit les déserteurs mais ne les appelle pas. En respectant l'honneur de l'ennemi, il sauvegarde le sien.

Mais, si nous avons la douleur de ces faiblesses, exceptionnelles du reste, nous jouissons d'autant plus des vertus de nos braves troupiers qui savent rester Français, supporter presque toujours gaiement et dominer les peines, les fatigues parfois excessives, soutenant leur âme au-dessus des misères matérielles. Quel contraste nous frappe ! En même temps qu'on nous annonce que deux misérables zouaves ont déserté, deux mille zouaves du 3^e régiment nous font inviter par le général de Mirandole à assister, le lendemain, à une grande représentation que donneront au camp de Tamaris leurs artistes ordinaires dans la salle de spectacle que leurs architectes ont montée. Voilà les bons Français. Et pendant que ces braves gens s'amuseront de plein cœur en pensant au pays et à ses joies lointaines, les deux autres, les renégats, tenant humblement d'une main tremblante de honte leur chéchia autrefois si fière, comparaitront, entre deux soldats mexicains, en guenilles peut-être, devant le général Ortega qui les interrogera, fouillera leur cœur et déliera leur langue avec des promesses mensongères, afin de leur arracher des renseignements qui lui permettront peut-être de faire tuer aisément leurs camarades restés fidèles au drapeau !

Ce n'est pas en hypothèse que je présente cette scène douloureuse ; car elle a été vécue bien des fois. Je traduis ici le texte même d'un télégramme adressé par le même général Ortega, quelques jours plus tard, à son Ministre de la Guerre, à Mexico.

« Puebla, 13 mars 1863. — Reçu à Mexico à 9 heures du matin.

« Monsieur le Ministre de la Guerre. — Je n'ai reçu aucune nouvelle pendant la nuit et la matinée de ce jour. A

11 heures du soir, s'est présenté un déserteur français et ce matin deux autres. Tous ont l'intelligence vive et l'un d'eux a de bonnes manières qui dénotent une éducation bonne et recherchée. Ils disent que, en général, on croit dans l'armée française qu'on livrera bataille devant Puebla ; mais tous affirment que l'attaque de cette place se fera entre le 15 et le 16 de ce mois ; ils appuient leur dire sur ce qu'ils ont entendu dire à leurs principaux chefs et, en raison de l'immense quantité de fascines, de gabions et autres choses qu'ils ont vu faire comme préparatifs pour donner l'attaque et l'assaut de cette place. Ils ajoutent, en outre, que si les Français ont fixé pour cela les jours qu'ils ont indiqués, c'est parce que c'est l'anniversaire de la naissance du Prince impérial, et assurent, en terminant, que Forey arrivera aujourd'hui à Amozoc. — ORTEGA. » C'est tristement suggestif, car ces misérables n'étaient pas seulement des déserteurs, ils étaient devenus des traîtres !

Le lendemain, revinrent du grand conseil notre chef d'état-major et nos chefs de service. Hélas ! les nouvelles qu'ils apportent sont mauvaises et nous affligent. On ne se mettra pas en route avant une dizaine de jours. Encore la gélatine ! Mais si nous ne devons pas avancer, nous voudrions bien ne plus remuer. Pourtant la scie des convois de vivres va recommencer. Enfin la mauvaise plaisanterie de l'anémie du trésor recommence ; on attend des millions de France, et ce mois-ci encore on ne paiera pas la solde des officiers. Aussi les récriminations pleuvent sur la tête du payeur général de l'armée.

En tout cas, tout cela n'empêchera pas de s'amuser le soir au camp des zouaves. Le général, très occupé, me charge de répondre pour lui à l'invitation que lui ont adressée ses vieux soldats d'Afrique. Après dîner, je monte à cheval pour me rendre.... à la première de l'opéra.... des zouaves. Six kilomètres à faire sous la pluie. Le théâtre est établi dans une immense grange de l'hacienda et très ingénieusement organisé. Il y a une toile, des décors, des coulisses,

une rampe; l'orchestre est bon, la troupe excellente; il y a même de bons chanteurs; car autrefois on trouvait de tout dans ces régiments endiablés. Toutes les professions, tous les états y étaient représentés, voire même le Conservatoire. Le programme comportait deux charmants vaudevilles, des saynètes, des chansonnettes qui furent enlevés avec un art et un brio remarquables. La salle était comble naturellement. Aux fauteuils, les généraux, les officiers; ailleurs, des zouaves, des chasseurs d'Afrique, des indigènes et, disséminées un peu partout, un grand nombre de jeunes Indiennes plus ou moins décolletées, mais surtout plus, comme il convient à l'opéra, et à qui nos zouaves faisaient les honneurs de leur soirée avec un chic extraordinaire. Parfois dans les clairs-obscur du fond de la salle, il se produisait des tableaux vivants encore plus intéressants que ceux de la scène! Enfin, tous ces braves gens s'amusaient follement. Ils avaient bien raison, car le temps de l'inaction semble toucher à sa fin.

Le 3 mars, en effet, le général est informé que le général Douay a fait un pas en avant et que le général en chef va en faire autant; il est autorisé, en outre, à pousser la brigade de Berthier jusqu'à Acajote, à 20 kilomètres en avant.

Le 4 mars, arrive de Mexico un colonel Gonzalez, qui se dit de nos amis. Nous n'avions en lui qu'une médiocre confiance, d'autant qu'il eut l'aplomb de nous raconter qu'il était allé de Mexico à Puebla en diligence avec le président Juarez, qui allait passer en revue l'armée d'Orient, c'est-à-dire la garnison de la forteresse. C'était beaucoup de familiarité pour un chef réactionnaire qui risquait d'être fort malmené, s'il avait été reconnu. Malgré cela, et peut-être à cause de cela, le général Bazaine le retint à déjeuner afin de le faire causer sans perdre son temps, d'autant qu'il paraissait verbeux. Il nous débita, en effet, un torrent de rancœurs d'où nous ne retirâmes comme utile que cette information : les défenseurs de Puebla, convaincus que nous ne pourrions investir la forteresse et serions réduits à l'atta-

quer par le front qui nous fait face, n'ont pas fortifié le cerro San-Juan, énorme mamelon dominant la ville et situé du côté opposé sur la route de Mexico. Ce fut une grosse faute dont nous sûmes profiter.

Venant d'achever l'établissement d'un plan d'ensemble des fortifications de Puebla, je le montrai à ce mystérieux colonel qui daigna affirmer que le plan était exact et les forts bien placés. Était-il sincère? En tout cas nous irons bientôt nous en assurer.

Nous allions partir, en effet. Un branle-bas général agitait tous nos cantonnements. Le général de Berthier était déjà en route pour Arajete; on avait fait des reconnaissances de tous côtés, et surtout vers Tlaxcala pour faire croire que nous prendrions cette direction.

Enfin, un courrier nous apporte des fonds, des nominations dans les hauts grades du corps expéditionnaire et des nouvelles. Le général Douay est nommé divisionnaire. Arrivent aussi des journaux de Paris et on peut lire dans la *Patrie* l'étonnante nouvelle que voici : « Un navire arrivé de New-York annonce la nouvelle certaine que Puebla est pris. » De là, grande allégresse en France; si bien que des amis du général Forey lui ont adressé de chaudes félicitations qui l'ont mis dans une violente colère. Il y a de quoi, car c'est un comble de mystification. Mais ce qui est stupéfiant dans la lecture de ces élucubrations venues de France, ce sont les rapports envoyés par le général Forey sur les opérations et la situation au Mexique. Ils sont absolument extraordinaires. Car, quoiqu'il ait pu écrire à son Ministre et à l'Empereur, la situation actuelle n'est pas du tout brillante. On est encore paralysé par l'obligation de rapprocher notre lourd matériel d'artillerie et de nous constituer des approvisionnements de munitions importants. Aussi notre inaction enhardit l'ennemi qui déjà, deux fois, a attaqué les avant-postes du général Douay. Heureusement, cet officier général vient de faire encore un pas en avant et a occupé Amozoc où il a trouvé cent puits non empoisonnés sur 140.

Dans la soirée, arrive un courrier du général Forey. Mais le général ne nous dit rien; c'est donc très important. Et dès le lendemain, il me prescrit de prendre d'urgence tous les renseignements possibles sur trois lignes de terrain situé entre Amozoc et Puebla. C'est donc là que nous allons nous porter. Ma mission remplie, le général satisfait, je remanie en conséquence nos plans de Puebla.

C'est décidément le 16 mars que nous nous présenterons devant la fameuse forteresse qui porte bien mal à propos depuis quelque temps le nom céleste de *La Puebla de los Angeles*, la ville des Anges, et que messieurs les militaires qui vont la défendre nommeront bientôt, avec une modestie peu ordinaire : « Sarragoza ». Ce sera bien le 16 mars, et nos déserteurs, au moins, n'auront pas trompé le général Ortega, leur nouvel ami.

Notre dernière journée à Nopalucan fut pour nous tous d'une gaieté folle. Les dysenteries ont disparu, les chevaux sont en forme excellente et nous préparons tout pour la mise en route de nos impedimenta. Du reste, l'artillerie, le génie, les convois, tout ce qui est lent à démarrer d'un cantonnement prolongé, partent pour aller se grouper à 5 kilomètres sur la route à suivre.

Le 15 mars, la 1^{re} division quittait Nopalucan.

CHAPITRE XII

SIÈGE DE PUEBLA

Départ de Nopalucan. — Défilé del Pinal. — Acajete, concentration de la division. — Le 16 mars, concentration du corps expéditionnaire. — Amozoc. — Reconnaissance du général Bazaine. — 18 mars, investissement de la place. — Défilé de la 1^{re} division devant Puebla. — Grand quartier-général au Cerro San-Juan. — Aspect de Puebla. — Quartier-général de Mayorasgo. — Reconnaissance du 20 mai. — Etang de San-Balthazar. — La cavalerie mexicaine. — Reconnaissance offensive du 21 mars. — Amatlan. — Reconnaissance du 22 mars. — Le village de San-Balthazar. — Combat de cavalerie à Cholula. — Concentration des troupes pour le siège. — Ouverture de la tranchée, 22 mars.

Le 15 mars, dès l'aurore, le général voit défilér toutes les troupes, alertes et heureuses enfin de marcher... pour avancer. Puis il va prendre la tête et, pour franchir les immenses assises volcaniques de la Malinche, nous nous engageons dans l'interminable défilé del Pinal, affreux coupe-gorge qui depuis longtemps fut la terreur des voyageurs, pillés et massacrés par les Plateados dont les exploits sanguinaires sont jalonnés dans tous les replis du chemin par des croix funéraires qui gardent leurs victimes.

En sortant du défilé, nous débouchons dans une vaste plaine hérissée de grands aloès à pulque et encadrée par la Malinche et un horizon de montagnes dont les collines de Puebla forment les premières assises. Puis nous arrivons à Acajete où doit camper la division; dans ce malheureux village presque abandonné, le général loge chez le Padre, bon curé qui nous reçoit avec empressement dans un immeu-